

La canonisation de Peter Handke

Pierre Turgeon

Volume 31, numéro 1 (181), février 1989

Peter Handke

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turgeon, P. (1989). La canonisation de Peter Handke. *Liberté*, 31(1), 34–37.

PIERRE TURGEON

LA CANONISATION DE PETER HANDKE

Saint Peter Handke? Contrairement aux peintres et aux musiciens, on a rarement le goût de canoniser les écrivains — ces maudits. Mais Handke fait exception à la règle. Son œuvre tout entière représente plus qu'une quête morale et laïque, elle tente de transformer la littérature en méditation menant à une expérience mystique. Des anges gardiens veillent sur elle, qui s'appellent, entre autres, Virgile, Goethe, Cézanne et bien sûr Hölderlin. Au Moyen Âge, Handke aurait sculpté des saints dans les églises gothiques. Aujourd'hui, avec la complicité de Wim Wenders, il filme des anges au sommet de la cathédrale Saint-Guillaume à Berlin. Ou dans ce qu'il appelle la cathédrale des livres: cette bibliothèque qui correspond ici au paradis sur terre plutôt qu'au labyrinthe angoissant de Borges. D'ailleurs, pour s'imprégner du monde de Handke, il faut voir et revoir *Les Ailes du désir*. Regrettons en passant qu'on n'ait pas gardé le titre allemand *Der Himmel über Berlin*: Le ciel au-dessus de Berlin.

Car c'est véritablement de ce ciel dont le film transmet la fascination et le vertige. Cet éther dont parle Hölderlin, ce temple éternel du Père, fait battre le cœur de la trapéziste Marion, qui rêve de s'y envoler avec les oiseaux bienheureux et avec cet ange qui, pour elle, va renoncer à ses ailes. Les icônes religieuses, Handke les traite avec autant de respect que de liberté. Ce saint n'est le dévôt d'aucun culte. Ses ancêtres véritables, on les retrouve autant chez ce païen de Virgile, qu'il nous fait redécouvrir, que parmi les sages taoïstes.

«Ma fuite — si c'en est une — est une fuite vers le secret.» «C'est lentement que je deviens.» «Les enfants sont aussi rares que les saints.» Ces phrases tirées au hasard de *L'Histoire du crayon*, Lao Tseu les aurait appréciées. De même que ces vers du *Tao tö king*: «Le plus tendre en ce monde domine le plus dur» sont à rapprocher de ces mots de Handke: «Ne rien souhaiter m'apparaît souvent comme une faiblesse et j'aimerais l'éprouver comme une force».

Handke, grand vagabond de la bibliothèque, ne s'attache à aucune époque, aucune culture en particulier. Son inassouvisable curiosité fait songer à celle de Montaigne. *Les Essais* et *L'Histoire du crayon*: deux ouvrages à parcourir au hasard, qui forment comme une fugue à partir des lectures de leur auteur.

Les errances de Handke m'emmènent aussi chez Mallarmé, qui fixait les ambitions les plus hautes au Livre, «ce pli de sombre dentelle, qui retient l'infini, tissé par mille». Handke, fils d'Igitur? Et pourquoi pas? Par le détour de Robbe-Grillet. Mais je m'égare. Et c'est d'ailleurs l'effet que produit sur moi cette œuvre, qui, dès qu'on cherche à l'attraper, s'enfuit dans mille directions à la fois. «Quelqu'un qui lit n'aura jamais d'auteur préféré.» Donc pas de maître unique, pas de direction simple, mais le tissu textuel en perpétuel mouvement, comme si le langage se souvenait mieux, dans la Vienne de l'auteur, de ses origines musicales.

Le paradis selon saint Handke, on pourrait le croire formé uniquement de mots. «C'est clair: ce n'est pas par la vue, l'ouïe, l'odeur, le souvenir que je peux retrouver un pays natal — il me faut le créer par l'écriture, l'inventer.» Mais en fait chez lui les mots ne sont pas que des bibelots sonores. Il a beau affirmer, dans une intervention de 1966 contre les néo-réalistes allemands, que «la littérature est faite avec la langue, et non avec les objets décrits par la langue», l'écriture pour lui vise à aiguïser le regard, à parvenir à ce moment que l'on pourrait appeler, en reprenant le titre d'un de ses romans, «l'heure de la sensation vraie». On dirait qu'il regarde avec les mots. Et son regard devient si précis qu'il engendre une

impression d'hyperréalisme, un peu à la manière de ces peintres américains qui arrivent à faire plus vrai que la photo. Je ne connais que Mishima dont l'intensité visuelle égale celle de Handke — je pense entre autres à cette vague s'abattant sur une plage près de Tokyo, qui restera toujours pour moi l'essence platonicienne de la vague, plus réelle que la réalité.

La sensation vraie, c'est en dehors de la relation sociale, du tissu sémantique, qu'on la cherche. D'où la solitude profonde de presque tous les personnages de Handke: elle seule permet de nettoyer les sédiments de sens et d'habitudes qui cachent les choses, qui empêchent de voir. Il y a ici une méfiance à l'égard du concept, de l'appauvrissement qu'il représente par rapport à la réalité, qui nous ramène au romantisme allemand. «Si souvent j'oublie la toute-puissance du ciel, des arbres, des feuilles, des herbes; la toute-puissance qui élève, console, anoblit»: ne croirait-on pas entendre Jean Paul ou Novalis?

Mais Handke sait que la sensation vraie, le retour à l'état naturel, peut aussi bien se transformer en cauchemar. Dans *Le Chinois de la douleur*, il suffit que le héros aperçoive, au cours d'une de ses promenades, une croix gammée gravée sur un rocher pour que se rouvre dans sa conscience la blessure du nazisme et que se gâte tout le paysage autour de lui. Dans *L'Heure de la sensation vraie*, l'attaché culturel d'Autriche à Paris s'éveille d'un rêve dans lequel il tuait sa femme. Et à partir de ce moment, il va se comporter exactement comme un assassin. «Rien ne lui était étranger. Tout lui répugnait.» Le monde s'écroule pour Keuschnig qui regarde fixement la lumière toujours pareille, tout cela d'année en année, tout aussi inéluctable, prévisible que sa femme. Et pourtant cette crise, qui transforme sa vie en enfer, va lui redonner un regard neuf. «Les hirondelles très haut dans le ciel vibraient au sein d'une unité pour laquelle il n'avait besoin maintenant ni de souvenir, ni de rêve: un sentiment de pouvoir rentrer à pied à partir de n'importe quel point.»

Handke est un des écrivains les plus importants d'aujourd'hui en cela qu'il est un de ceux qui donnent le plus à

penser. Ses expériences romanesques correspondent à une tentative de fonder une morale dans l'expérience même du langage littéraire. Qu'il veuille sauver le langage, en écrivant «dans l'image», ou ses personnages — dont la rédemption par leur auteur représente à ses yeux le principal problème de tout roman — Handke ne fait pas appel à un autre monde, mais simplement à celui de tous les jours qui, méconnu parce que même pas regardé, reste souvent celui d'*aucun jour*. «En présence de ce que tu vois, rappelle-t-il, pense que cela t'a peut-être déjà sauvé.»